

Analyse critique du film
Put your soul in your hand and walk
Un film de Sepideh Farsi

Put your soul in your hand and walk, sélection de l'Acid du festival de Cannes 2025, est un film documentaire de Sepideh Farsi. Cette réalisatrice militante iranienne, vit la révolution dans son pays, est incarcérée à 16 ans et le quitte à 18 pour s'installer à Paris. Elle a réalisée depuis une quinzaine de films, documentaires, fictions et animation, parmi lesquels *Téhéran sans autorisation* en 2009 (déjà filmé avec un téléphone portable).

Fatima Hassouna, Fatem, son contact dans le film, est une photojournaliste indépendante gazaouie qui jusqu'au bout des possibles, arpentera Gaza et photographiera le massacre de cette guerre. Elle sera assassinée, ainsi que toute sa famille par un bombardement en avril 2025.

Ce film, c'est un choc.

Le choc d'une rencontre, le choc de deux enfermements miroir, le choc d'une existence.

L'horreur de Gaza perçue à travers un regard de lumière et un sourire qui pleure.

C'est vrai, c'est la vie. Peut être que ça nous pénètre beaucoup, en sortant de la projection. Un peu moins quand on retourne dans nos réalités. Mais un peu, c'est mieux que de l'indifférence.

Et puis, peut être que parce que ce film convoque notre coeur, ce vécu devient un peu parti de nous, pour toujours.

Dans ce monde de chaos et de destruction, un génocide de milliers de personnes anonymes se déroule derrière nos écrans. Quelle valeur ont ces vies pour nous ?

Quelle valeur a la vie des autres ?

C'est déjà une rencontre qui nous touche. Une rencontre avec une pays, un conflit, une réalité, deux êtres, tous les êtres.

Le contexte : un jeu de miroir dont parle la réalisatrice : « L'enfermement subi par Fatma, le fait qu'elle n'ait jamais pu sortir de Gaza malgré son désir de voir le monde résonnait avec mon sentiment, inversé, d'être, comme exilée, enfermée à l'extérieur de son pays ».

Les moyens : du bricolage, WhatsApp, des écrans tel ou TV, un réseau déficient, des problèmes techniques, des coupures, des images qui se figent et ces déconnexions, comme un rappel de la vie qui peut cesser à chaque instant. Un montage en fragments qui imprègne en profondeur via ce réalisme des outils de communication de notre époque. Il y a ses paroles, son beau visage en gros plan de l'écran du smartphone, puis furtifs, ceux de quelques proches et de la réalisatrice elle-même. En intermède à leurs appels, une résilience d'art : les photos de Fatem, son poème, un chant, bref, la vie créatrice, même en enfer. Sur ces photos de désolation, des points de couleur : parasols, bidons, plantes, enfants, visages, silhouettes qui avancent... Ces quartiers fantomatiques sur fond sonore de guerre, c'est ce même décor de ruines filmé dans *Allemagne année zéro* en 1948 par Roberto Rossellini. Un petit garçon y déambulait avant de se suicider. Même drame dans la réalité de Gaza quand Fatem demande à une petite fille ce qu'elle souhaiterait : « mourir ».

Fatem tient bon, Fatem sourit... jusqu'à un certain point. Elle est la lumière de ce film.

Un être humain, une jeune femme solaire, une empathie. Le courage de témoigner, la fierté de montrer. Tu sors, tu risques ta vie : « Put your soul in your hand and walk ».

Fatem rend visible l'inaccessible et nous parle de l'importance d'être vu.

A travers son amitié évidente avec Sepideh, notre intermédiaire à nous, simples spectateurs, elle nous invite à pénétrer dans sa vie, sa foi, sa joie, son regard de vie qui persiste dans le chaos de la destruction. Sur l'écran de cinéma, bien installé.e.s, nous recevons l'impact doux d'un sourire qui

prononce ces paroles : « j'ai perdu 13 personnes » « peur de quoi ? », « Ce n'est pas grave », « On y est habitués mais on ne s'y fera jamais ».

Pas de temps pour le deuil, la mort va trop vite.

A travers ses talents artistiques, nous touchons au contraste de la vie et de la beauté dans l'horreur. Une photo de guerre peut-elle être sublime ? Des instants figés si vrais ? Son regard est une puissance de vie immergée dans l'abomination.

Le temps avance, Fatem fatigue. Le pouvoir de la croyance s'étiole avec les privations, la violence subie. Le hors champ, on le vit à travers ses états intérieurs, ce qu'elle ressent, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, sa faim, ce qu'elle montre via son téléphone, son visage qui se voile. Mais aussi à travers la perception d'angoisse de la réalisatrice devenue son amie, Sepideh. Des bouts d'image de son propre visage inquiet qui se reflète dans l'écran, des morceaux d'actualités sur un écran TV filmés avec de gros plans sur les bouches des journalistes, blablabla... tout cela nous ramène à nos propres vies protégées, nos filtres, nos propres écrans.

Ce lien qui se crée entre elles deux, nous y participons.

Ce lien, c'est une réalité qui nous transperce.

Trois écrans qui s'enchevêtrent, trois regards, trois réalités. Nous sommes ensemble, au-delà des lieux et des temporalités qui s'effacent. Le son enregistré par Fatem de bombardements sur fond noir, nous le partageons avec elles. Elle nous raconte à nous, nous faisant intimes.

« Mettez votre âme dans votre main et marchez ». Oui Fatem, nous avançons avec toi dans ce long plan video à travers la ville danger et nous la voyons vivante cette succession de photos, frappante, où tout est dit : un enfant nettoie sur le sol le sang de ses proches.

La réalisatrice doute, nous aussi. Elle angoisse, nous aussi. L'image qui se floute, se coupe, est-elle l'annonce d'une disparition ?

La peur, l'attente, partout, et pour nous, la peur des appels sans réponse. Tout peut s'arrêter à n'importe quel moment. A chaque fois que le visage de Fatem réapparaît sur l'écran du téléphone, c'est un petit miracle.

La réalisatrice fait tampon, pourtant, je suis avec elles.

Une lassitude me gagne. Fatem a envie que ça s'arrête, moi aussi.

Ça commence à être long ce film, ça commence à être long cette guerre. Confortable sur mon fauteuil, une part de moi la rejoint dans son accablement, dans son épuisement, dans son découragement.

Comment ne pas connaître l'empathie ?

La fin, c'est de l'ironie tragique. Fatma apprend que le film est sélectionné à Cannes. Elle veut venir mais elle retournera à Gaza ensuite. C'est chez elle. Quelques heures plus tard, sa maison est bombardée. Fatma et toute sa famille, exceptée sa mère, meurt. Ce crime la rend immortelle. Elle existe encore, grâce à cette trace qu'est le film, grâce à cette trace en nous.

Si on a voulu la faire taire, c'est raté, sa parole, son existence et son expérience sont désormais éternels.

Pas de jugements, pas d'opinions dans ce film, juste une rencontre, juste ce qui est.

Dans la salle, le silence est lourd. Ambiance sidérée. Certain.e.s s'échappent pour pleurer. Ça fait mal cette réalité, cette folie humaine.

C'est ça la vie.

Quelle valeur a la vie des autres ?